

PLEURS DE L'EXIL

Miguel Oscar Menassa



EDITORIAL GRUPO CERO
EDITION FRANÇAISE 2011

PLEURS DE L'EXIL

MIGUEL OSCAR MENASSA
Madrid, 2011

Diseño de portada: Clémence Loonis
Traducción Claire Deloupy
con la colaboración de Clémence Loonis



PLEURS DE LA NAISSANCE

À ma fille Alejandra

Avant que tu naisses,
le monde
était une fleur qui t'attendait.

Quand tu as fait le premier mouvement
dans la pénombre du ventre de ta mère
toute une grande ville du sud américain
a bougé, tranquillement, à ton rythme.

Avant que tu naisses,
le monde
était une fleur qui t'attendait.

Les hommes, les femmes,
les naturelles caresses de la nuit
le soleil dolent de la pampa humide
se sont réunis pour choisir ton nom.
Alejandra.

Nous avons arrêté la vie pour te voir naître,
tout en nous, jour et nuit, était poésie.

Les plus forts guerriers de l'époque
les chefs indiens soulevés et moi-même,
ont arrêté la guerre, le bruit de la guerre,
pour ne pas perturber la délicate musique
de ce premier poème, ton premier vagissement.

Le monde, petite et belle fleur qui t'attendait
devint jardin radieux, multipliant les couleurs.
Le mouvement de tes yeux suspendait les temps,
ouvrant notre vie à un monde différent.

Quand tu parlais à peine, la guerre qui continuait
nous expulsa, en bandes, du vert paradis.

Montés sur mes vers nous sommes arrivés, défaillants,
presque sans espoirs, à une terre de paix.

Nous avons mangé et nous avons bu les mets les plus doux
et, aussi, les aigres constellations de la douleur.

Le monde, petite et belle fleur qui t'attendait
devint jardin radieux, multipliant les couleurs.

Toi, tu grandissais belle tandis que la vie
se transformait en mes paroles.

Mes vers grandissaient jusqu'à atteindre l'intelligence
et, toi, tu volais, en sûreté, entre mes vers
cap sur le brillant avenir que nous fêtons aujourd'hui.

Ensuite arriva dans ta vie, ton poète,
et les délices du verbe firent ton chemin.

Je t'ai lâché la main quand j'ai su
que tu étais du monde pour le monde.

Et encore, avant la splendeur
avant que tes vers

gravent dans l'histoire

ta « Première Inquiétude »,

est arrivée pour nous, la douleur du siècle,
la mort

est venue mettre, devant tes yeux, la vie
et tu as été, malgré ou à cause de ta jeunesse,
sage :

Tu as pleuré

jusqu'à atteindre la voix avec ta tristesse.

Tu as écarté de toutes nos vies,

d'un geste délicat, madame la mort,

tu t'es laissé porter par les mots

et avec une joyeuse et douce foi, pleine d'amour,

tu t'es fondue, avec passion, à la poésie.

Et aujourd'hui nous trinquons pour toi, belle Alejandra,
pour la sereine intelligence qui vient du futur
et non seulement pour toi, mais avec toi, je veux trinquer
pour tous les présents.

Je remplis les coupes, de nouveau, pour trinquer
pour tous les amis et les lointaines terres,
et pour tout ceux qui voudront être le maître de l'amour.

Si je t'ai demandé, ma fille, un toast si généreux,
c'est parce que je veux, maintenant, que tous ensemble :
mes vers, l'intelligente et belle Olga,
ta splendeur, la force de Cecilia et Antonio,
la vie pleine de Fabián et de Manuel,
la souriante grand-mère, les oubliés,
les amis présents et, encore,
ceux qui n'ont jamais existé,
ensemble te dis-je, que nous levions
le plus haut possible nos coupes
le plus haut possible notre voix
le plus haut possible la radieuse poésie
pour trinquer pour Pablo,
parce que notre petit Pablo bien-aimé
désirait que les choses soient telles
qu'elles sont en train de se dérouler aujourd'hui.

Merci Alejandra parce que tu as fait du monde,
cette petite et belle fleur qui t'attendait,
cette forêt radieuse multipliant les amours.

J'AI CHERCHÉ

À mon fils Pablo

J'ai cherché, obstinément,
un pas vers l'avant
et je n'ai rien pu trouver.
J'ai essayé, habilement,
de tomber des hauteurs
et je n'obtenais rien.
J'ai voyagé, follement,
par des rues impossibles,
sans trouver le ciel.
J'ai laissé, posément,
tout ce que j'aime
et tout ce que j'aime
est en moi.

Toujours au même endroit,
lointain et paisible,
regardant les étoiles,
toujours contre moi-même,
paralysé de terreur,
sans trouver le désir.
Sans personne qui arrache
de mes yeux, sans lumière,
des bandeaux obscurs.
Toujours caché
dans mon propre cœur,
sans issues à peine,
sans amour.

Je laisse des traces sur mes pas
et je me déclare en liberté.
Je ne veux plus tomber,
je ne cherche plus de cioux impossibles,

ni de lumières fascinées,
ni de pas en avant qui,
simplement,
soulagent ma douleur ou ma tristesse.

En pleine liberté,
éloigné d'humaines velléités.
Laissant,
comme s'ils étaient des symptômes éternels,
que mes grands amours,
fassent avec moi cette sieste de l'âme,
vivent, avec moi, cette douleur.

COMME UN ÉLÉPHANT TRISTE

Je désire faire l'amour en plein été,
comme le faisaient dans mon pays les sans-terre,
ils se réclamaient les uns les autres
et il n'y avait plus d'amour.

Faire l'amour, me dis-je, avec détermination,
préméditation même,
comme cela arrivait aux femmes de mon village,
avec leurs amours uniques.

Faire l'amour jusqu'à rompre
l'équilibre qui me permet d'aimer.
Comme les fleurs qui agonisent,
brûlées, brisées,
par ce même soleil qui leur donna la vie.

Maintenant, dans cette lente matinée d'été,
je veux que le vent produise,
ce son aigu et déchiré
de l'amour sans barrières.
Comme font l'amour les papillons
où le vers et les ailes
se rejoignent pour mourir.

Aujourd'hui je voudrais pratiquer l'amour bestial.
Comme le font les cochons et les mouettes,
et les vampires paisibles et les vaches.
Femelle et mâle, animaux en rut,
sans mots.

Et un jour j'ai dit :
aujourd'hui je veux aimer tout ce qui s'est passé.
Et ma vie s'est remplie de morts.
J'avoue avoir été comme eux,
j'en suis arrivé à jouir assis sur une chaise,
immobile, sans âme, en attendant un vers.

Et, ensuite, j'aimerais aimer,
de pays en pays, d'océan à montagne
et me laisser tomber comme les soldats
qui meurent enlacés à l'arme qui les tue.

Je dois aimer, me dis-je, je dois aimer.
Comme les jeunes aiment au printemps,
peu leur importe, ils se moquent du monde.

J'aimerais, pourquoi pas, faire l'amour
en m'étendant sur un vers,
comme les lettres,
les mots le font
et je deviens jaloux
parce que je ne peux pas tant
et je pleure comme une femme,
ce que j'ai défendu comme un homme
sans que ça n'ait servi à rien.

Aimer, aujourd'hui je me laisserais aimer.
Je serais l'homme mort-vivant,
que la femme désire.
Rester tranquille, me dis-je,
m'attacher, sans plus, à l'avenir.
Embrasser la bouche qui embrasse l'univers
et éteindre la lumière.

Aujourd'hui c'est une chaude après-midi
d'été en Europe.
Et celui qui se l'imagine
n'aurait jamais pu
l'imaginer ainsi :

Assis et en train d'écrire,
faisant l'amour dans les cloaques de ma ville.

Connaissant à fond la vie quotidienne.
« Amour et haine se ressemblent »
amour et haine se ressemblent,
criait le condamné
et il étreignait avec ardeur ses propres paroles
et aimait
tout ce qui ne pouvait être et tombait,
se laissait tomber sur son corps.

C'est ainsi que je voudrais aimer, ainsi.
L'âme brisée de solitude,
sans que personne ne me voit pleurer pour ce qui est perdu,
comme un éléphant triste qu'on ne verra pas mourir.

MES PLEURS

À mes fils Jorge Fabián et Manuel

J'ai rompu tant de brises avec mes pleurs,
j'ai pleuré briser jusqu'au matin
et brisant la mer j'ai pleuré déchaîné
et j'ai conquis le monde avec ces pleurs.

Pleurs d'amour, pleurs de furie, stupides pleurs.
Cloué dans la douleur d'autrui j'ai pleuré d'épouvante.
Ouvert à ma douleur, je pleurais des cristaux.
Je t'aimais tant que j'ai même pleuré d'amour.

Et puis les vendanges, le vin trouble,
la larme rubis, diamant amoureux,
ton corps comme tombé mais en train de voler.

Chaque pleur me rappelle un amour,
tous les pleurs un seul, en train de pleurer.

J'arrache de mes yeux les dernières perles
et je les mange pour continuer à pleurer.

Pleurant comme un bœuf, une vache, un veau égorgé.

Source exilée de l'eau,
je pleure ces vieux fers, je pleure des oxydes,
larmes plaintives brisées par l'amour,
comme sorties d'un bandonéon blessé.

Belle larme cachée je la garde,
pour si un jour quelqu'un en a besoin,
alors, même si je l'aime, je pleurerai cette larme.
Et cette autre larme nue

qui ne désire pas nous abandonner
pour être pleurée encore une fois.

Amour de larmes, pleurs d'océans,
cataractes de perles disparues,
fleuve majestueux tombant dans mes yeux.

Larmes de l'alcool, vinaigre, empoisonnées,
larmes de la haine jusqu'à l'assassinat,
humide linceul de chaux ardente,
yeux exorbités par la surprise
de se voir en train de brûler, vifs, dans la chaux.

C'était une larme forte celle que je pleurais,
larmes d'une guerre, une mort violente,
larmes tragiques de l'exil.
Fils, Père, Mère, tout le monde pleurait.
Il y avait à cet instant des larmes à profusion.

Parfois, pour se souvenir d'avoir tant souffert,
nous pleurions et nous pleurions, mais sans motifs.
C'était un pleur ouvert, rythme, musique.

Quand nous pleurions pour rien,
chaque larme éprouvait de la compassion pour elle-même,
elles tombaient avec délicatesse, avec élégance.
Elles n'en finissaient jamais de tomber
et c'était superbe de les voir danser d'amour,
tombant sans tomber, douce danse du sexe.

Vins obscurs, liqueurs aromatiques,
mers embaumées dans les yeux,
raz-de-marée retenus dans le regard.

Je viens du centre même de l'eau,
pleurer une douleur aussi grande que le monde.

Il y a des choses qui ne laissent pas d'espairs,
ce sont des choses comme la glace face au soleil.
Comme vouloir trouver, dans une mer lointaine,
apporté par les vagues,

ce baiser, de cet amour perdu,
où nous n'avions pas encore appris à pleurer.

Aujourd'hui je pleurerai les choses non pleurées.
Un amour, une mort, cette ivresse.
Musiques de la douleur, pleurs aimés,
tendres petites eaux de l'enfance,
lac caché parmi les arbres,
où les amoureux se noient de tant pleurer.

Larmes comme des pierres précipitées,
montagne tombée sur la beauté,
soie perforée par les balles du temps,
couvrant mes yeux, déjà fermés pour dormir.

Une petite larme traverse l'avenir,
arrache un œil à la nuit
et le serre très fort contre son cœur
et la nuit commence à pleurer,
larmes d'un continent perdu.
Pleur ou femme.
Labyrinthe, eau sans retour,
lumière perdue,
faim non rassasiée, ouverte.

Je pleure ce vers maintenant
parce que le chant se termine.

Mon eau, à moi, pour mes choses.
Cette douleur à moi, de l'univers en moi.

Des pleurs pleurés j'écris dans le poème
pour une mort en moi qui se répète.

PLEUR DU POÈTE

À moi-même

On disait:
ce siècle-ci ce ne sera pas possible
cependant,
brisant les barrières de l'histoire
et parce qu'elle, elle l'a désiré pour moi,
vous m'avez ici, moi je suis un homme.

Un homme masculin, traversé,
par le son de sa voix ouverte.
Femme, femme du pain et des caresses,
des révolutions et du travail dur.
Une femme construit la terre où elle vit,
la mer, la pleine, immuable liberté de la mer.
Elle construit pour moi, le vol des oiseaux,
paroles et femmes, en permanence,
mais pas pour ma grâce, beauté intelligente,
une femme, la Poésie,
soutient avec son désir inépuisable,
des femmes infinies et entre toutes au vent,
elles font de moi cette substance incandescente.

Un feu qui vient de la lettre et va à la lettre,
un feu, une pulsion
et elle, elle ouvre ses fesses, elle ouvre ses fesses et elle sourit
et un temps reste suspendu dans les prunelles de l'amour
et de violentes berceuses nous laissent hors d'haleine
et l'homme vit et meurt et il ne sait plus que dire
et la femme joue d'un violon, silencieux, interminable
et elle se laisse tomber parmi nous, peut-être, bénéfique,
peut-être désespérée de tant de solitude,
ce qui est certain c'est qu'elle se laisse tomber parmi nous

et elle teint de ses mouvements, proches du poème,
toute vie cachée, toute tristesse, la solitude,
avec la même lumière que celle des grands miracles
pour que tout brille avec l'illusion de l'amour,
source vive pour l'assoiffé et l'incrédule,
elle, elle est la foi.

Femme, femme, scandale qui s'approprie de mon être,
de toutes mes paroles, de mes vers les plus hauts
et sur cette cime du savoir humain,
chaque parole, tout poème saigne avec ta présence.

Il y a des hommes,
il y a des hommes dans le monde moderne
il y a des hommes,
même moi je vis dans le monde moderne,
mais la femme a, secrètement,
une énergie gardée,
inexistante pour l'homme,
c'est pour ça qu'il cherche en elle,
-poète incorrigible-
ce qui est perdu, ce qui n'est jamais trouvé,
ce qui est imparfait et nous rend sublimes.
C'est pour ça que je cherche en elle
et elle qui le sait depuis plus de 3 siècles,
ne cesse de produire des oiseaux dans toutes les directions,
femmes et paroles, quelques-unes pour moi, le reste,
pour le monde, s'il existe.

Une femme,
moi je suis la nuit, me disait-elle,
et la nuit est une (chaude)cape de vison chaud(e)
pour la solitude du poète.
La nuit et le poète ensemble,
seule manière de traverser le néant de l'hiver
et elle se serrait contre moi avec tendresse et, moi,
aux bords des larmes,
pour la voir contente
faisant avec son désir l'univers,
je m'assombrissais. je m'obscurcissais.
Une elle m'aime et me console,

Elle veut apprendre de moi ce qu'elle m'a appris.
Une autre me montre toute la journée à quel point je suis stupide,
Cherchant tout le temps de tous les côtés une vie,
Alors qu'en elle palpite avec frénésie une vie impossible
Bien avant de nous rencontrer, de nous connaître.
Avant de partir (il) a parlé de la femme
Construisant sa vie et sa joie
Une femme qui tisse ce rêve, ce destin
Et moi qui suis un homme,
Pour de vrai, masculin,
Parce qu'elle, elle le désire ainsi avec ferveur,
Je me lève le matin et je le lui dis :
J'arrive, madame,
derrière (poursuivant)le battement frénétique,
multiple de tes désirs.

Bien que tu ne t'en rendes pas compte,
bien que personne ne le croie,
tu es en moi, illuminée,
tu es en moi,

Et quand nous faisons l'amour, elle, elle rappelle :
que tu t'es mal comporté avec cette virgule,
dans le cahier du dimanche ou bien,
les verbes singuliers attrapés,
dans une adjectivation inconséquente.
Moi je la laissais se rappeler, tranquillement,
et j'apprenais tout ce que je pouvais,
mais je ne touchais rien,
je laissais chaque chose à sa place.
Cette promesse était le fondement, simple,
De notre grand amour : elle me donnerait tout, tout,
Mais moi je ne toucherai rien.

Moi je suis un homme masculin
et je vis traversé par elle en mille morceaux,
tout ce qu'elle veut trouver en moi,
c'est elle-même qui le met, délicatement, en silence
et, ensuite, elle aime avec frénésie toutes ses vertus
et moi je me laisse porter par le faisceau de lumière de ses désirs

et je ne cesse d'aimer ce qu'elle construit sans savoir
et je ne cesse de devenir fou de tant d'oiseaux qui volent
et je ne cesse de mourir à chaque instant entre les lettres
et je joue, moi aussi, captivé, de ce violon (sanglant-qui saigne),
sa bouche amoureuse, sa folie d'ailes, sa panthère,
ce violon (sanglant) qui saigne, hurlement (tranquille), déchiré,
je (touche) sa voix marine, sa liberté splendide, sa mer,
ses yeux de mouette désespérée et j'écris ce poème.

POUR OLGA POUR SON CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE

Quand tu avais vingt ans je t'ai connue,
parmi des millions de femmes aimées
et c'est avec toi que je suis resté.
Ta peau, tes baisers, tes soupirs,
m'offraient toujours des signes de ces multitudes.

C'était tendre de t'embrasser parce qu'en ouvrant la bouche
sortaient en bandes des millions de mots,
tous demandaient la liberté, de chauds amours,
pour de petites âmes nues et assoiffées.

Nous avons été, je le reconnais, jeunes, agiles, forts.
Je me rappelle ces après-midi, mémorables, d'amour,
quand en t'attrapant par les fesses,
je te soulevais à 50 centimètres de mon cœur.

Cette fin d'après-midi
qu'avec le temps nous avons rendu ineffaçable,
au milieu des cimes
à 7.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, au-dessus
des Andes les plus hautes, des neiges les plus hautes,
je t'ai déshabillée et je me suis déshabillé et la beauté fut infinie.

Nous fûmes surpris par notre impuissance.
Si près du ciel tu étais extasiée
et tu n'as pas pu ouvrir les jambes.
Si près de toi,
j'étais devenu fou d'immensité, sans sexe
et nous fûmes des condors, alors,
des aigles et ce fut là notre amour.

Ou cette nuit au milieu des maquereaux et des putains lasses

je t'ai embrassée, j'ai mis ma jambe entre tes jambes
pour danser un tango,
vuelta et ocho para atrás,
comme une hirondelle en plein vol,
ça a posé un sourire, aimable, sur chaque putain,
un oiseau innocent, sur chaque malandrin.

Et quand, un peu fous, nous faisons
l'amour avec tout le monde,
nous atteignons du corps
les génies les plus splendides,
personne ne résistait à l'influx
brutal de nos baisers.

Nous louions de grands salons, comme celui d'aujourd'hui
et nous buvions de la même coupe des centaines de liqueurs
et nous dansions tous au rythme de tes seins ailés
et moi je t'aimais, parce que t'aimer,
c'était aimer tout l'univers.
Nous étions si beaux ensemble,
que nous nous prenions par le bras
et nous mangions des mandarines
nous marchions des après-midi entières au soleil,
uniquement pour que les passants
nous voient marcher joyeux
pour que toute notre beauté,
soit partagée.

Nous étions agiles,
et j'avais coutume de voler jusqu'à ton cœur tous les matins.
Nous étions forts,
toi tu me faisais monter sur toi
et tu chantais jusqu'à rester sans respiration.
Nous étions jeunes, si jeunes,
que nous en sommes arrivés à désirer vivre ensemble,
en pleine liberté, plus de cent ans.

Ensuite est arrivée la guerre,
comme dans tous les grands amours
la guerre est arrivée.

Mais rien à faire,
nous nous sommes accrochés bien fort aux petits anges
qui nous étaient nés à force d'être unis
et en volant à l'unisson,
entre les balles, entre les médisances,
nous avons volé d'une seule traite jusqu'à nous effondrer,
tous ensemble,
dans une petite ville au sud de l'Europe.

Il y avait l'électricité, de l'eau potable, la sécurité sociale.
Nous avons eu un peu de chance,
la guerre nous avait expulsés de ce que nous aimions le plus,
mais nous étions tombés dans une ville civilisée,
en fait, pas si civilisé que ça.

Au début nous avons du mal à croire que la civilisation
pouvait ignorer les pensées les plus modernes.
Nous avons d'abord protesté,
mais ensuite nous avons appris à parler des crevettes,
du point de cuisson des haricots verts
et nous fûmes plus nomades que le vent au printemps
et des enfants nous sont nés en Espagne, depuis lors notre terre.

De toute façon nous étions toujours effrayés,
pour écrire des poésies nous nous cachions
comme au début de l'amour.
Après avoir tant pratiqué nous sortions dans la rue
et nous avions l'air de deux personnes normales :
Bonjour... Ça va? Quoi de neuf, mon vieux? Au revoir...

Ensuite je ne vais pas dire, précisément aujourd'hui,
qui est vraiment un jour de fête, inoubliable,
combien nous avons souffert ou combien ils nous ont torturés,
nous avons beaucoup, beaucoup souffert et c'est vrai qu'ils nous ont
torturés
mais nous avons décidé en ce jour splendide
de ton cinquantième anniversaire,
de pardonner, chère Olga, pardonner.

Pouvoir aimer la vie
au-delà de tous les malheurs,
aimer nos enfants
au-delà de tous nos chers morts,
aimer nos corps
au-delà des interminables phantasmes intérieurs.
Laisser que nos corps
déjà plus aussi agiles mais agiles.
Laisser que nos corps
déjà plus aussi forts mais forts.
Laisser que nos corps
déjà plus aussi jeunes mais jeunes.
Laisser nos corps
sans aucun respect pour les années,
sans aucun respect pour les voisins,
sans aucun respect pour les morts,
chérie, que nous fassions l'amour,
devant ses merveilleux amis
pour qu'ils puissent comprendre rapidement
qu'une femme à cinquante ans,
précisément , à cinquante ans,
gagne sa liberté, rencontre son sexe,
adore des multitudes,
désire avec ferveur un morceau d'histoire.

Voilà donc pour tes 50 ans, ce poème tout simple.
Pour te nommer, Olga, ma bien-aimée, ouvrière de l'amour,
lumière naissante des plus grands févriers,
camarade effrayée par les révolutions
qu'avec les amis forts nous préparions,
nous pensions, devant tes yeux,
tes lèvres d'amante illuminée.

Olga bien-aimée, aimée par mes plus grands amours,
ils faisaient du vent avec mes vers pour t'emporter dans les airs,
pour que chacun ait ta joie,
ta manière de te livrer au poème, de te donner dans l'amour.

Pour tout cela le jour de tes cinquante ans,

voilà, alors, mes plus beaux amours,
ce morceau d'histoire avec ton nom,
quelques-uns de mes vers.

Quand tu avais vingt ans, chère Olga, je t'ai connu, entre des millions
de femmes aimées et je c'est avec toi que je suis resté,
ta peau, tes baisers, tes soupirs,
m'offrent toujours les saveurs, les rêves, les charmes,
Les signaux ardents de ces multitudes de l'amour.

AVOIR 60 ANS. POÈTE

À mes enfants Cecilia Andrea et Antonio Nicolás

Je comprends ne pas savoir de quoi il s'agit.
Tomber n'est pas facile à 60 ans.
Mais s'élever lumineux, non plus.
C'est un âge suspendu dans le temps.
Un plateau qui s'étend très haut.

Âme dépouillée aussi d'âme.

Quand on arrive à 60 ans, les ouragans de l'exil
sont comme l'air frais du matin
aucune obscurité, souvenir de la douleur.

Plateau dis-je pour dire extension.
Ma vie, méditerranéenne lumière sonore,
mer désolée mais ouverte à la mer,
solitude dévorée par une liberté.

Ça c'est dire, mes amis, ça c'est aimer.

À soixante ans on fête
les choses abandonnées, non vécues,
ce baiser mortel qu'on a jamais donné,
la caresse qui ne m'a jamais atteint.

À soixante ans je vais fêter
le travail que je n'ai pas encore réalisé.
Le poème grandiose que j'écrirai
un après-midi d'automne à 100 ans.

Les longues promenades avec mon amour
parlant du temps qui ne passe pas.

Nous nous regarderons et nous nous aimerons
les yeux en vérité fermés.
Et dans ces caresses d'obscurité
nous aurons aussi un passé.

Nous avons vécu, nous avons vécu et
ça, mes amis, c'est avec nous
c'est pourquoi nous voulons fêter la lumière
la lumière, inquestionnable, du futur.

Tu t'imagines ce que nous nous imaginons?
Un morceau de peau à quatre-vingts ans,
une caresse osée, un poème brutal,
sur le plateau, en arrivant à cent ans.

AVOIR 60 ANS. PLURIEL

À Madrid, à Buenos Aires, à ...

J'ai de sérieux problèmes avec la Poésie.
Je sens que je n'ai pas d'énergies pour Elle.
Je dépense toutes mes forces pour maintenir,
après l'âge de 60 ans tout mon corps.

Toute l'énergie, toute, pour pouvoir aimer
le sexe, occulte, de mes meilleurs vers
la passion cachée des silences
le verbe qui s'est échappé du mot.

Le monde veut pour moi à 60 ans
une épreuve difficile que je ne pourrai accomplir.
En mangeant à peine, tout juste des légumes
et en faisant l'amour une fois de temps en temps.

Que je continue à écrire à 60 ans
des paroles qui chantent toute la passion.
La liberté du monde mais seul,
enfermé dans une chambre vide.

Ils me demandent ça à moi,
à moi qui étais pluriel à l'école
j'aimais avec la même intensité
filles, garçons et adultes.

Les jeunes institutrices me fascinaient,
les vieilles institutrices me fascinaient.
Même si un jour je dois avouer
que pour deux motifs différents.

Et j'allais ainsi, d'échec en échec
mais depuis très petit j'ai été pluriel.
Et j'ai été pluriel au lycée,

j'ai même été secrétaire général
de deux groupes ennemis.

Pluriel et ouvert avec le jeu
je suis toujours heureux.
Quand je gagne je suis heureux
de ma manière de jouer.
Quand je perds je suis heureux,
il existe des êtres supérieurs !

Et j'ai été pluriel à l'Université en 1958.
En arrivant je me suis suspendu à une fenêtre
et j'ai défendu les laïcs alors que moi,
en réalité, j'étais profond et religieux.

Et j'ai été pluriel en amour,
j'aimais avec ferveur
de plusieurs centaines à 5.000 millions,
je voulais du pain pour l'être aimé
et du pain il n'y en avait pas.
Cette douleur est dans ma peau
mes vers en témoignent.

Et j'ai été pluriel avec la parole.
J'ai parlé : Vent du désert qui déplacera
tout le sable sans laisser de traces.
Retrouver ce qui s'est passé est impossible.

Et j'ai écrit : mes empreintes digitales sur le mur,
j'ai frappé un dur coup sur le blanc du papier.
De l'air j'ai fait du marbre, de la vie du bronze,
diamant imperturbable de mon chant.

J'ai été pluriel même avec moi-même.
Parfois je m'habillais différemment,
je parlais de l'amour dans une autre langue,
je baisais sa bouche comme si j'étais un autre.

Je la caressai, parfois, d'une manière
distante et lointaine, comme inconnue.
Et il y a eu des nuits de feu et de scandale
où son corps était totalement mien.

Ni ses rides échappaient à ma voracité.
Une manie de la garder toute pour moi.
Pluriel jusqu'à la douleur d'échanger
cette femme de feu pour un froid poème.
Et des poèmes j'en ai déchiré quand ce fut nécessaire
pour arrêter les pleurs d'un enfant
tempérer la violence de la folie
ou aimer cette femme jusqu'à arriver à la fin
totalement, pour toujours, sans papiers.

AVOIR 60 ANS, CAMARADE

À ma sœur Norma, camarade

Moi aussi j'ai été camarade de la vie
dans la tranchée aimable de l'amitié
et dans la tranchée obscure de la mort.

J'ai été un fossé mis en pièces, un bûcher
tranquille,
chair qui ne sert à rien, ni l'amour,
parole ouverte, pleine, qui n'a pu couler.

J'ai été ce morceau de pavé sanglant
un tango qui se danse seulement dans le vivre
les voies du tramway dans le virage mortel.

Un baiser sur le quai du train perdu,
étoiles parquées dans un ciel lointain,
un amour qui quand il meurt n'a jamais existé.

J'ai été camarade de la terre américaine
semant l'avenir de la parole.
Poésie qui dans le futur sera l'amour.

Camarade, tous ensemble attachés
luttant pour les lettres du pain,
pour l'agonie en de bonnes mains.

Luttant, camarade, tous ensemble
pour un salaire juste, s'il existait,
un amour réciproque qui n'existe pas.

Histoires qui effacent la mémoire,
laissant le corps sans souvenirs,
le baiser sans le son des rêves.

Je suis d'ici, camarade, ici ma vie.
Ici toutes mes plantes, mes laitues,
les choses de la terre dans mes amours.

Camarade de l'eau je sème pour toi
des fruits de la taille des hautes illusions:
tous ensemble vainqueurs de la tristesse.

Mage de moi-même, j'attache au cou du monde
la ceinture d'absences du poème,
camarade du ciel je pleure la solitude.

Et je dis aussi avoir pour les fous,
les malades de l'âme, un camarade.
Bête d'amour écartelée et seule.

Et j'ai été le grand camarade de la nuit,
de l'homme insomniaque qui ne dort pas
et qui du monde veut changer l'âme.

Camarade de la svelte femme acrobate
de celle qui se balance, sans cesse dans l'amour.
Elle tombe et atteint le zénith et ne dit pas
un mot.

Camarade de la femme qui, sans regard,
chemine sans but de ci de là,
sans pouvoir comprendre pourquoi personne
ne l'aime.

Camarade de l'homme travailleur,
fer pour l'amour, faible de futur,
quelqu'un qui a déjà perdu ce qu'il n'a pas été.

De la femme travailleuse et son destin:
faire du pain une vérité et de l'amour,
un rêve entrelacé parmi les ombres.

J'ai été camarade de la lettre et la pierre
la lettre qui arrive sereine à la parole,
pierre impérissable du sexe de l'amour.

Camarade de moi-même, j'ai été ébloui,
comme éblouissent les étoiles filantes,
par un de mes vers que je n'ai pas écrit.

J'ai été camarade oisif de la mort,
je la surveillais, je la surveillais toute la journée,
mais dans les rêves elle pouvait plus.

AVOIR 60 ANS, PRISONNIER

Au Grupo Cero

Je suis prisonnier d'une longue condamnation
parce que la parole n'octroie pas la liberté.
Je dis trace et trace se fait chair en moi,
rides avec le temps, douleurs de l'amour.

Trace, te dis-je et les chemins existent,
trace de moi et, au moins en solitude
j'aurai connu, un sentier, quelque chose
j'aurai fait quelques pas en commençant.

Une trace de l'aube annonce que le rêve est terminé.
Qu'arrive l'univers, la femme et l'homme,
que le monde entier arrive pour faire de la poésie
et la vie arrive, la vie qui se terminera.

Je dis arbre et le vert forge toute ma réalité.
Il fait verdoyer le cœur des vieilles femmes,
il met dans le centre du cœur de ma bien-aimée,
l'émeraude perdue qui brille dans le silence.

Et elle tombe jusqu'à arriver à sa vérité de mousse,
vert qui se suspend pour que le monde
se pense fleuri, humide, inquiétant,
vert d'amour mourant sur l'herbe.

Je dis dire et en bouillonnement de cataracte,
de monde, les paroles deviennent pleines.
La femme qui ne voyait rien en moi, en parlant,
soudain a vu seulement une lumière dans mon regard.

Regard de fauve, forêt vierge traquée par la lumière.

Femme, dire femme, ouvrir ce destin :
ennoblir les pleurs, porter aux nues l'amour,
mettre des gazelles dans le pas de celui qui chemine,
sons d'oiseaux et d'eau dans son chant.

Violon blessé montant entre tes jambes.

Je dis violon, bien-aimée, je dis violon blessé
et un hurlement spectral fait de l'âme,
une muette et calme mélodie désespérée,
ouvre tes yeux au vide aigu de l'amour.

Je dis chemin de fer et je voyage sans jamais m'arrêter
faisant toujours du bruit de l'orient au sud
Et machines et ouvriers et fêtes de vendanges
et morts qui ne trouveront jamais leur destin.

Train de l'Ouest, dis-je et crissent les prairies,
une balle d'argent traverse les yeux de la nuit
un cheval blanc meurt de soif dans le désert
et la femme aux boucles dorées meurt d'amour.

Des chevaux, imaginez ! Des chevaux attachés à eux-mêmes,
attrapés par la vitesse de se libérer et voler,
tomber comme les pierres de la montagne au fleuve,
arriver au fond des choses sans cesser de tomber.

Je dis cochon, ver de terre, serpent et oiseau
et le sexe s'éblouit lui-même
elle ouvre les jambes, elle ouvre les jambes et elle parle,
elle dit de la mer des choses vert-bleuté.

Elle se traîne, se traîne avant de voler.
Et quand elle se traîne elle jouit et quand elle vole
et quand elle tombe, son sourire est nacre ou argent
et elle se traîne de douleur et elle jouit de la vie.

Et elle vole et se défait en baisers et en lumières,
sexe de l'amour, lui dis-je, vivant de la vie.
Poème, liberté, guerre contre la faim,
douceur du dire je veux vivre dans le désir.

Et je dis mort et même si je ne le disais pas,
poète devenu muet, je dois tout de même mourir.
C'est pour ça que la parole nous condamne
quand nous parlons, à la jouissance et au désir.

Sans liberté, prisonnier de la parole
avec la joie d'avoir été homme,
avec l'âme déjà lancée aux vents,
sans laisser de traces, mon corps mourra.

www.miguelmenassa.com
www.grupocero.org

©grupocero2011